

## À la recherche du temps perdu

*Le Mal de l'âme*. Essai sur le mal de vivre au temps présent, de  
Denise Bombardier et Claude Saint-Laurent, Paris, Éditions  
Robert Laffont, 1989, 212 p

Hélène Marcotte

Numéro 54, été 1989

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/39110ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

### Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

### ISSN

0382-084X (imprimé)  
1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

### Citer cet article

Marcotte, H. (1989). À la recherche du temps perdu / *Le Mal de l'âme*. Essai sur le mal de vivre au temps présent, de Denise Bombardier et Claude Saint-Laurent, Paris, Éditions Robert Laffont, 1989, 212 p. *Lettres québécoises*, (54), 44-45.

# À la recherche du temps perdu

**Le Mal de l'âme.** Essai sur le mal de vivre au temps présent, de Denise Bombardier et Claude Saint-Laurent, Paris, Éditions Robert Laffont, 1989, 212 p.

Auteure du best-seller *Une enfance à l'eau bénite*, Denise Bombardier s'est associée à Claude Saint-Laurent, psychiatre et psychanalyste, pour analyser les malaises de la société actuelle dans un ouvrage intitulé *Le Mal de l'âme. Essai sur le mal de vivre au temps présent*.

Dès les premières pages, Bombardier et Saint-Laurent captent l'intérêt du lecteur pour le conserver tout au long des vingt-quatre chapitres. Ils dénoncent l'individualisme exacerbé qui se dissimule sous un vocabulaire de plus en plus édulcoré : on ne parle plus d'« infirmes » mais d'« handicapés », les « sourds » sont devenus des « malentendants » et les « fous », disparaissent pour faire place aux « malades mentaux » qui se transforment peu à peu en « marginaux aux conditions psychiques singulières ». D'ailleurs, selon les auteurs, le déclin de la folie s'explique aisément du fait que « les maladies mentales décroissent au profit de la psychosomatique, ce déplacement des malaises de l'âme dans le corps » (p. 28). La primauté de l'action immédiate sur la vie intérieure, la survalorisation de l'efficacité et de la productivité empêchent l'individu de s'adonner à la réflexion solitaire et intime : « [l]a fatigue a remplacé en nous la tristesse. Façon de nous bercer de l'illusion que la source de nos malaises se situerait à l'extérieur de nous » (p. 10). En raison de la prééminence voire de la tyrannie du moment présent, de la hantise de la productivité, du désir grandissant envers les biens de consommation, « [i]l nous faut réduire la contradiction entre réussir dans la vie et réussir sa vie » (p. 209) : il faut être à la recherche du temps perdu. Ce temps perdu recouvre deux réalités à la fois distinctes et complémentaires. Il s'agit d'abord de notre passé, puisque l'individu est une « histoire vivante » qui s'élabore dans le temps et qui ne peut fonctionner s'il se coupe de ses racines. Il s'agit ensuite du temps consacré à l'amour, à la contemplation et aux sentiments.



Photo: Radio-Canada

Denise Bombardier

Même si le raisonnement des auteurs est convaincant au premier abord, certaines nuances s'imposent et quelques défauts mineurs méritent d'être soulignés. Ainsi, au fil de la lecture, les exemples cités ne précisent pas vraiment l'information et n'apportent guère de renseignements complémentaires. De plus, certains points de vue adoptés par les auteurs apparaissent contestables. D'abord, le rôle joué par les fous dans la société et la richesse de leur imaginaire semblent si importants aux auteurs qu'ils en viennent presque à déplorer l'absence grandissante de folie :

*Les « beaux cas » ont disparu. Les grands délires, d'une richesse imaginaire incontestable, appartiendront bientôt au passé et il nous faudra lire les romanciers nés avant la seconde moitié au XX<sup>e</sup> siècle pour trouver des personnages envahis par des passions déréglées. (p. 52)*

Il semble curieux de lire de telles affirmations alors que de nombreux essayistes ont déjà démontré la non-pertinence du mythe de la richesse de l'imaginaire chez les malades mentaux.

Il faut signaler aussi le rôle peu reluisant accordé à l'action qui se voit réduite à une fuite, et à une fuite positive « uniquement dans les circonstances où la pauvreté de la vie imaginaire ne permet pas au sujet de se défendre adéquatement contre les pressions de la réalité » (p. 100)! De sorte que, dans le meilleur des cas, l'activité permettrait à l'homme

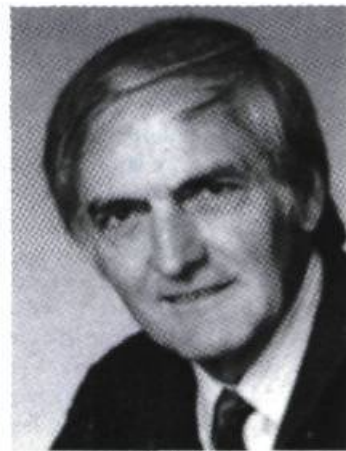


Photo: D.R.

Claude Saint-Laurent

dépourvu d'imagination de maintenir son équilibre émotionnel au lieu de sombrer dans la dépression ou dans la névrose! Une relation de cause à effet s'établirait donc ici : l'action serait la conséquence d'une pauvreté de l'imaginaire. Dans les autres circonstances, sa définition oscillerait entre le conditionnement social, l'asservissement ou le refuge illusoire. Cela me semble un beau cas de généralisation abusive.

Tout au long de l'essai, les auteurs s'affichent comme des tenants de la psychanalyse freudienne et leurs partis pris sont parfois agaçants pour ceux qui connaissent les recherches qui ont suivi les découvertes du savant autrichien, qui les ont complétées, nuancées ou réfutées (Lacan, Melanie Klein). Sans vouloir nier l'importance des théories freudiennes, je trouve dommage qu'elles orientent l'argumentation des auteurs au point de la limiter à quelques endroits. Ainsi, les parallèles établis entre les comportements de l'enfant frustré dans son désir et ceux de l'homme déchiré par les tensions de la vie moderne apparaissent faciles et même insuffisants.

Si les adeptes de Freud sont en mesure de se réjouir, les féministes, pour leur part, peuvent jubiler. En effet, selon la conclusion des auteurs, l'équilibre émotionnel et la solution au « mal de l'âme » procèdent des femmes :

DENISE BOMBARDIER  
CLAUDE SAINT-LAURENT**Le mal  
de l'âme**Essai sur le mal de vivre  
au temps présent

essais • robert lalonde

*Il n'y a pas d'équilibre possible, il n'y a pas de bonheur à espérer et de vie amoureuse à réaliser sans cette réconciliation de la raison et de l'émotion si familière à la femme. Si les mots doivent se féminiser, il est plus urgent encore de féminiser la perception même de la vie. (p. 210)*

Le rôle accordé ici à la gent féminine, bien que flatteur et partiellement fondé, relève davantage de l'intuition que de la rigueur scientifique. Mais ce qui est pire, c'est que cette affirmation place les hommes à la base des problèmes actuels sans tenir compte des autres facteurs.

Pour terminer, mentionnons que les auteurs tirent parfois des conclusions hâtives et discutables de certains comportements sociaux. Il n'apparaît pas évident que les maux de l'âme soient préférables aux douleurs corporelles. Dans cette optique, la disparition de la tristesse au profit de la fatigue pourrait relever d'un choix délibéré de la part de l'homme d'aujourd'hui. De plus, la prédilection de l'individu pour l'action ou la contemplation, le présent ou le passé, l'intime ou le public importe peu, du moment que l'individu soit bien dans le mode de vie qu'il adopte. La «vraie» vie est peut-être moins absente que différente.

Mais qu'on ne se méprenne pas sur mes propos. Écrit dans un style clair et élégant, *Le Mal de l'âme* est d'une lecture agréable et fort utile. Les auteurs cerrent bien les principales tendances de la société actuelle et font preuve d'une vaste culture qui va de Montherlant à l'univers dystopique d'Orwell, en passant par les considérations féministes avant-gardistes de Rimbaud, restées à peu près inconnues jusqu'à maintenant. De plus, la lecture du volume amène le lecteur à préciser sa pensée sur nombre de considérations psychologiques et sociologiques. Dans cette perspective, le livre mérite d'être lu par tous. □

Hélène Marcotte

# Ni martyrs, ni canadiens mais bien nôtres néanmoins

**Les Saints Martyrs canadiens,** vol. I. **Histoire du mythe** de Guy Lafèche, Laval, Éditions du Singulier, 1988, 364 p. (16 planches hors texte).

A-t-on idée de consacrer cinq volumes imposants aux saints Martyrs canadiens? De «se donner le plaisir de tout savoir [absolument tout!] sur les saints Martyrs canadiens» (p. 9)? À première vue, le plaisir du lecteur paraît douteux, l'entreprise de l'auteur, démesurée, et on songe à une parodie de ces mauvais titres américains : «Tout ce que vous ne vouliez pas savoir sur XYZ mais qu'on va vous apprendre malgré vous». On ouvre donc ce premier volume d'un projet au long cours avec un mélange d'incrédulité, d'appréhension, de curiosité et de fascination trouble.

On l'ouvre aussi avec une bonne dose de nostalgie, avouons-le. Car sans être interdit aux moins de trente ans, ce livre leur est néanmoins partiellement inaccessible. Et sans doute faut-il avoir quarante ans et plus pour le «goûter» (!) pleinement. Il faut avoir été enfant à une époque où non seulement on recevait un certain enseignement «historique» à l'école primaire mais, de plus, un ensei-

gnement étayé par un encadrement religieux intense. Si on n'a pas «acheté» un petit Chinois, accédé au ciel à pied ou en avion pendant le carême, prêté serment d'être «croisé du Christ à l'avant-ga-a-arde» ou marché dans la procession de la Fête-Dieu, une bonne partie de la saveur de ce livre nous échappe sans doute.

Mais n'est-ce pas excessif de parler de «saveur» dans le cas d'un livre qui traite d'événements furieusement morbides et dont près de la moitié est constituée d'une bibliographie critique, matière plutôt aride? Non pas. Car c'est à l'examen d'un des mythes les plus importants du Canada français, mythe qui est un puissant révélateur du «magma imaginaire québécois» (p. 321), que nous convie Guy Lafèche. Il mène très rondement cet examen dans un style, disons, bien personnel.

D'ici dix ans, donc, quatre autres volumes paraîtront sur les *Saints Martyrs canadiens*. Les trois suivants seront des éditions critiques des diverses relations des supplices subis par les missionnaires jésuites. Le dernier volume, en 1998, présentera le bilan de l'entreprise et, surtout, les cinq clefs qui permettront de bien comprendre ces événements. Ce premier livre, quant à lui, décrit, par de multiples éclairages, la constitution du mythe. Le volume est divisé en quatre chapitres. Un premier de trois pages expose les faits, tels qu'on pourrait les trouver dans une encyclopédie. Dans un second d'une quarantaine de pages, François-Marc Gagnon, collaborateur invité, examine, dans tous ses aspects, l'iconographie relative aux martyrs jésuites. Un troisième, de presque cent cinquante pages, dresse la bibliographie analytique et critique du sujet. Un dernier, de cent dix pages, décrit la constitution du mythe et le processus de mystification qui en découle. Un appendice de six documents, et 16 planches hors texte complètent l'ensemble.

